

## WLADIMIR PASKIEVICI

### L'ARC-EN-CIEL DE MA VIE – FRAGMENTS CHOISIS

Présentation à la séance du 29 octobre 2008 du cénacle littéraire de l'ASRC

#### AVANT- PROPOS

J'aime les arcs-en-ciel ! D'abord pour leur beauté : ces magnifiques éventails de couleurs vives qui couvrent un ciel foncé mais éclairé m'a toujours fasciné. Même maintenant, la soixantaine dépassée, je m'arrête pour les admirer lorsque j'ai la chance de les apercevoir... Ensuite pour leur mystère : quel est l'étrange phénomène qui fait que des gouttelettes de pluie agissent sur la lumière du soleil pour donner naissance à des taches de lumière, des arcs de cercle concentriques, du rouge au violet, souvent simples, parfois doubles, exceptionnellement triples ? Quelle est la réalité cachée de la lumière, est-ce le rayon « blanc » du soleil qui passe à travers le trou d'une persienne ou bien ce sont les sept couleurs vives qui en résultent lorsque ce même rayon passe à travers un prisme et que l'on retrouve, agrandies à une échelle céleste, dans un arc-en-ciel ? Enfin, pour leur inaccessibilité, leur distance incertaine : comme les étoiles, ils ne donnent pas l'impression de se trouver à une distance fixe mais se déplacent avec nous...

La vie n'est-elle pas semblable à un arc-en-ciel : belle, mystérieuse et inaccessible ? Dans les pages qui suivent, j'essaierai de décrire la mienne. Par tranches, une pour chaque couleur de l'arc-en-ciel. Je vais extraire de mes souvenirs ce que j'ai vu, lu, entendu, senti, jugé et fait, ou plutôt ce qui reste dans ma mémoire de tout cela. Et pour compléter l'analogie de ma vie avec un arc-en-ciel dont le spectre s'étend au-delà du visible - en deçà du rouge et au-delà du violet -, j'aborderai également les deux périodes dont la réalité m'échappe car elles sont en dehors de mes perceptions sensibles : le passé immédiat, avant ma naissance, et l'avenir incertain, après ma disparition.

Ma vie a été riche en événements, en émotions, en sentiments et en jugements. Les vents de l'histoire m'ont poussé de la Roumanie, mon pays d'origine, en Italie, puis en Argentine. Les fils du destin m'ont entraîné ensuite en France et au Canada. J'ai aussi beaucoup voyagé, sur presque tous les continents. J'ai pu ainsi observer des milieux et des cultures différentes, apprendre plusieurs langues et puiser des richesses de plusieurs grandes civilisations.

Extrêmement curieux de nature, j'ai été attiré par la philosophie, intéressé par la biologie, passionné par l'histoire et fasciné par les sciences de la nature, particulièrement par les sciences exactes. Si j'ai finalement opté pour la carrière de physicien, c'est parce que je voulais comprendre les mystères de l'infiniment petit et contribuer à l'utilisation des forces qui s'y cachent. Très jeune déjà, je songeais à une carrière universitaire qui me permettrait d'assouvir ma curiosité, d'élargir mes horizons et de réaliser mon potentiel tout en m'assurant la liberté totale d'expression. Ma carrière, à l'École Polytechnique de Montréal, m'a mené de l'enseignement à la recherche, ensuite à la haute direction et m'a permis de me familiariser avec les fascinants développements technologiques de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Ma vie de famille a été heureuse : des parents exceptionnels ont guidé mes premiers pas, m'ont donné une éducation solide et m'ont inculqué des valeurs morales élevées ; une épouse joyeuse, affectueuse et sensible m'a accompagné depuis ma sortie de l'université, m'a aidé dans mes moments difficiles et m'a donné trois enfants dont nous sommes très fiers et avec qui nous nous entendons très bien.

C'est de cette richesse, gardée maintenant dans mes souvenirs, que je sens le besoin de témoigner. Pour mes enfants qui n'ont connu, ni la guerre, ni leur père quand il était jeune. Pour mes petits enfants, afin qu'ils ne gardent pas de leur grand-père le seul souvenir d'un homme âgé. Pour quelques amis ensuite qui ignorent de larges pans de mon passé ou qui ont eu la gentillesse de s'intéresser à mes réflexions sur les événements et la société.

## CHAPITRE 1 - L'INFRAROUGE : MES RACINES

Mes racines plongent dans la plaine septentrionale du Danube, en Roumanie. L'histoire de la Roumanie est intéressante à plus d'un égard. On peut y trouver d'abord une analogie avec le début de l'histoire de la France : dans les deux cas, deux peuples guerriers, riches et fiers - les Daces et les Gaulois - tombent sous la coupe de l'empire romain expansionniste, sous Trajan et César respectivement. Après plusieurs siècles de colonisation et d'implantation de la civilisation latine, les armées romaines se retirent sous la poussée des Barbares – les Slaves et les Francs - et les nouveaux arrivants se confondent peu à peu avec les populations restantes pour donner naissance, dans le creuset naturel de l'Histoire, à ce qui devint, avec le temps, la Roumanie et la France. Si la France a connu ses premières heures de gloire avec Charles Martel et avec Charlemagne, le sort de la Roumanie a été beaucoup plus dur : avec des plaines riches et convoitées mais sans défenses naturelles, elle a subi pendant un millénaire les attaques et les occupations répétées des hordes de barbares déferlant sans cesse de l'Est. Lors de chaque invasion, les « Roumains » se réfugiaient dans les montagnes d'où ils descendaient à l'accalmie suivante. C'est d'ailleurs un quasi-miracle que le peuple roumain ait pu survivre à travers de telles adversités.

Ensuite, pendant que les peuples de l'Europe occidentale sortaient du Moyen-Âge, vivaient la Renaissance et développaient leur structure étatique, le peuple roumain devait combattre successivement et parfois simultanément les visées hégémoniques des Hongrois, des Turcs, des Russes et des peuples germaniques.

Dans leurs heures de gloire, les dirigeants roumains les plus célèbres - Mircea l'Ancien, Vlad l'Empaleur, Étienne le Grand et Michel le Brave - ont freiné, retardé ou affaibli la poussée turque vers l'Ouest. Dans leurs heures plutôt sombres, des petits princes se sont livrés à des intrigues pour prendre ou conserver le pouvoir, ont pactisé avec les puissances dominantes, acheté ou vendu des faveurs, corrompu les mœurs...

Quoi qu'il en soit, les Roumains ont découvert leur latinité au début du 19<sup>e</sup> siècle, lorsque des jeunes gens, instruits par des missionnaires catholiques ont été envoyés à Rome pour parfaire leurs études. Ensuite, le flux vers l'ouest dépassa les frontières de l'Italie et les Roumains découvrirent la France. Le contraire fut aussi vrai et bientôt les dirigeants français et en particulier Napoléon III pensèrent profiter de cette « île de latinité dans une mer slave » pour s'intéresser au sort des Roumains, favoriser des échanges culturels et forger des alliances dans le cadre de leur politique d'équilibre de pouvoirs en Europe Centrale.

Bientôt, il devint bon ton pour les gens riches et les aristocrates roumains d'envoyer leurs enfants compléter leurs études en France. La langue française devint la langue seconde en Roumanie, les architectes roumains s'inspirèrent de leurs confrères parisiens, la littérature française devint accessible en Roumanie et la capitale, Bucarest, fut nommée « le Petit Paris », à cause de son architecture (l'Arc de Triomphe, l'Athénée, les blocs d'appartement), de ses parcs, de ses boulevards et ses cafés, de son côté humain et de sa joie de vivre...

Libérée de l'oppression étrangère, la littérature roumaine commençait à s'exprimer avec plus d'assurance et à acquérir sa propre personnalité. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les écrits deviennent plus personnels, plus romantiques et plus imaginatifs. Nos « classiques » datent de cette époque, romanciers, dramaturges et poètes dont quelques-uns, traduits, ont dépassé les frontières pour attirer la sympathique bienveillance des Français. La musique dominante était d'origine populaire : riche, originale, parfois nostalgique, souvent endiablée. Dans les salons huppés de Bucarest et de quelques villes provinciales, on entendait les échos des danses à la mode en France ou en Autriche, tandis que des orchestres jouaient également des airs d'opéras italiens, d'opérettes autrichiennes ou de chansonnettes françaises.

C'est dans ce pays arriéré mais éveillé, riche mais peu exploité, agité en surface mais paisible en profondeur que naquirent mes parents et mes grands-parents...

## CHAPITRE 2 – LE ROUGE : UNE ENFANCE HEUREUSE

Entre Noël et Nouvel An, c'était la fête perpétuelle. Le 25, un grand repas, avec la famille immédiate c'est-à-dire mes parents, Mira, Titou et, à l'occasion, Omama. Le 26, c'était la grande famille : s'y ajoutait le cousin de mon père, Sever Paskievici, son épouse Suzanna, leurs deux filles Maria-Angela (ou Marigela) et Maria-Irina (ou Mira), et deux cousines de ma mère, Yvona et Nicoleta Démétrian. Le 27, c'étaient les amis, une bonne douzaine. C'était la grande joie : le repas commençait à midi et finissait le soir. On parlait, racontait des potins et des anecdotes, discutait de la politique, chantait, dansait... Le 28, c'étaient les obligations : les relations à cultiver, des magistrats, des politiciens, des commerçants, etc. On restait debout parce qu'il y avait beaucoup de monde et c'était moins intéressant.. Les 29 et 30 étaient des journées de récupération : promenade en voiture - on avait une Citroën - ou en traîneau ; pendant que mes parents se reposaient, j'allais faire du patin avec des amis. Le 31, c'était la grande préparation pour la Saint-Sylvestre. Parfois, c'étaient mes parents qui recevaient, parfois ils étaient invités chez des amis et parfois, ils allaient en groupe dans un restaurant ou dans un grand hôtel. Il me faisait plaisir de voir ma mère s'habiller de façon aussi élégante - quelques vieilles photos en témoignent - et mon père ayant une aussi fière allure. Pendant mon enfance, ma mère ne quittait jamais la maison avant minuit car elle tenait absolument à ce que la famille soit ensemble à ce moment-là et prendre un premier verre de champagne ensemble.

Après Nouvel An, nous partions pour quelques jours à la montagne où ma mère, Mira et Titou faisaient du ski sous les regards de mon père, tandis que moi, je faisais de la luge.

Pendant le reste de l'hiver, on se bataillait avec des boules de neige mais, le plus souvent, on jouait à la maison avec des boutons et des dés

\*

À Pâques, les vacances scolaires duraient deux semaines. On les passait régulièrement sur notre propriété à Dobrosloveni, dans la province de l'Olténie. D'abord les offices du Vendredi Saint. Je n'aimais pas aller à l'église - à part les chants des chœurs, c'était long et ennuyeux, et je ne comprenais rien, ni de ce que disait le prêtre, ni de ce que faisaient les gens, bref une corvée - mais il n'était pas question de se dérober, surtout en cette occasion. Je trouvais la messe interminable et la musique lugubre, des larmes d'ennui coulaient sur mon visage.

La messe de Pâques se tenait à minuit, dans la nuit de samedi à dimanche. Elle commençait dans la cour, à l'extérieur de l'église, dans la plus totale obscurité. Les chants étaient tristes et à voix basse. Tout explosait au coup de minuit. Les cloches annonçaient le miracle de la résurrection, les cœurs exprimaient le bonheur et la joie, les cierges s'allumaient de main en main, une procession s'entamait lentement, on faisait trois tours autour de l'église puis on y pénétrait pour écouter une courte messe joyeuse qui se terminait par une belle chanson grave, d'abord entonnée par le prêtre, puis reprise par l'ensemble de l'assistance:

- Christ est ressuscité des morts !

Nous rentrions chez nous et nous cassions des œufs, d'après le rituel orthodoxe, en frappant un œuf rouge coloré simplement ou décoré de façon plus ou moins ingénieuse, par un autre œuf rouge, pointe contre pointe, en disant :

- *Christos a înviat !* (Christ est ressuscité !)

Et l'on répondait :

- *Adevărat a înviat !* (En effet, il est ressuscité !)

Après un court sommeil, je me réveillais de bonne heure pour chercher le Lapin. À faute de trouver le vrai, je me contentais de lapins en chocolat. Le Lapin apportait un gros œuf de Pâques qu'il cachait dans le jardin, au milieu des fleurs. (Je n'ai jamais compris pourquoi c'était un lapin qui apportait l'œuf et non pas une poule).

### CHAPITRE 3 - L'ORANGE : UNE ADOLESCENCE VOLÉE

La période 1940-1950 fut, sans aucun doute, la plus intense de ma vie et c'est d'elle que je garde le plus de souvenirs. Non seulement parce que l'on se souvient, paraît-il, beaucoup mieux des événements s'étant produits dans sa jeunesse, mais aussi parce que cette période a été l'une des plus dramatiques de l'histoire de l'humanité.

Pour moi, la décennie 1940-1950 se divise tout naturellement en trois parties : de 1940 à 1944, la période de guerre qui a entraîné la Roumanie à côté des Allemands ; de 1944 à 1948, la main-mise de la Roumanie par le communisme stalinien ; et, de 1948 à 1950, le ballotement de notre exil entre l'Italie et l'Argentine.

J'ai vécu chacune de ses trois périodes dans un environnement politique différent, la dernière apportant en plus des changements géographiques et culturels considérables. C'est durant cette période que je fus soumis à de très fortes influences qui ont forgé mon caractère, aiguisé ma sensibilité et déterminé ma culture, et qui m'ont fait acquérir une *Weltanschauung* propre, une représentation personnelle du monde.

Heureusement, les épreuves par lesquelles je suis passé m'ont enrichi, sans me traumatiser. Si je compare ma vie durant cette période avec celle, infortunée, de ceux qui ont fait la guerre ou de ceux qui ont connu les camps d'internement, je peux dire qu'elle a été relativement calme. Si je la compare cependant avec celle des gens de mes pays d'exil, c'est-à-dire l'Argentine et le Canada, elle paraît certainement aventureuse.

Le grand historien Toynbee disait que les civilisations fleurissent dans les pays qui doivent faire face à un certain nombre de défis et qu'elles dépérissent si ces défis disparaissent ou s'ils dépassent un certain seuil. Au niveau des individus, le célèbre docteur Hans Selye considérait que le stress est bénéfique, pourvu qu'il ne soit pas trop fort ou qu'il ne dure pas trop longtemps. Je crois que les fées m'ont apporté la bonne quantité de stress et de défis... Et pour revenir à Michel Serres, je peux sans doute affirmer que la décennie en question m'a apporté un maximum de métissages possibles, c'est-à-dire une multitude de contacts assumés avec des environnements différents. Si tout cela a constitué un enrichissement, il y a eu aussi une perte, celle de mon adolescence, que les événements m'ont pratiquement volée.

\*

Vers minuit, le bruit de la colonne blindée soviétique qui remontait vers le front cessa brusquement. Ils s'étaient arrêtés au croisement. Qu'allaient-ils faire ? Nous savions que les troupes, lorsqu'elles s'arrêtaient, demandaient « Où habitent les boyards ? » ou bien « Où se trouve l'auberge ? ». Cette nuit-là, ils demandèrent pour l'auberge. Nous fûmes sauvés. Mais pas les paysans voisins de l'auberge qui furent chassés de chez eux à coups de crosse de fusil et dont les femmes furent violées. Pour moi ce fut une expérience traumatisante. Ils m'avaient enlevé quelque chose. Ils avaient mis fin à mon insouciance. Ils avaient volé mon adolescence.

\*

Comment ai-je vécu ces événements politiques et le départ de Roumanie ? Plusieurs sentiments puissants m'animaient. Premièrement, ce mélange de peur et d'exaltation qu'on ressent lorsqu'on se trouve emporté par les forces de la nature - ouragan, inondation, tremblement de terre ou éruption volcanique - lorsque notre vie est en danger et que tous les sens sont éveillés pour faire face à la situation. [...]. Le dernier sentiment puissant qui me traversait était qu'un chapitre de ma vie allait bientôt se refermer. Lorsque j'ai quitté mon père, je me disais que je n'allais pas le revoir pour très, très longtemps, peut-être jamais. Mon père était à la fois heureux de me voir partir et d'échapper ainsi de la misère psychologique du communisme mais extrêmement malheureux parce que la magnifique relation qui nous réunissait et qui s'était renforcée encore davantage durant les dernières années, allait se briser. Je pensais que tout était fini. Je m'étais trompé et ce qui suivit fut pire...

\* \* \*

## CHAPITRE 4 - LE JAUNE : LES ANNÉES DE FORMATION ET DES GRANDS CHOIX

Si l'Histoire retiendra surtout que la décennie 1950-1960 aura vu le début de la Guerre Froide et la fin de la colonisation, pour moi, celle période a été celle de ma formation et des grands choix.

En Europe occidentale, le succès du Plan Marshall stoppa la progression du mouvement communiste. Par contre, celui-ci gagna du terrain en Asie où la Chine, le Vietnam du Nord et la Corée du Nord basculèrent dans le camp de l'U.R.S.S. Par ailleurs, L'Inde, le Pakistan, l'Égypte, le Soudan, le Kenya et les autres anciennes colonies anglaises de l'Afrique, de même que les anciennes possessions françaises au Maghreb et en Afrique occidentale, connaissaient l'euphorie de l'indépendance et apprenaient les difficultés de vivre, pendant que leurs structures économiques supportaient mal autre système que celui du dirigisme. En Europe de l'Est enfin, les dictatures communistes mises en place par l'Armée Rouge achevaient leur emprise sur une population sacrifiée par les accords de Yalta.

Pendant que les pays de l'Europe Occidentale et le Japon léchaient leurs blessures de guerre et commençaient les pénibles travaux de reconstruction, les deux superpuissances du monde, les U.S.A. et l'U.R.S.S., se laissaient entraîner dans une course aux armements des plus inquiétantes. Comme si la bombe atomique et les fusées V2 ne suffisaient pas, les Américains, développèrent leur *Strategic Air Command* composé des B-29, des B-47 et des B-52, avions à longue distance de vol et à puissance destructive démoniaque, tandis que les Russes, développèrent des missiles balistiques intercontinentaux de sorte qu'il n'y avait plus de coin tranquille sur Terre où l'on pouvait espérer vivre sans se faire atomiser

L'Amérique latine était, durant cette période, une oasis de relative tranquillité. N'ayant pas souffert à cause de la guerre, au contraire même, l'Argentine était un pays relativement riche, en plein effort de décolonisation économique, et ses dirigeants voulaient mettre l'accent sur la justice sociale afin de réduire les inégalités sociales dans leur pays. Qu'il y faisait bon de vivre ! Les immigrants étaient bien reçus, la viande était abondante, on ne payait rien au restaurant pour le pain ou les fruits et le climat politique ne pouvait pas inquiéter ceux qui fuyaient une Europe déchirée et passionnée.

C'est à Buenos Aires que j'ai passé six années de ma vie, dont quatre dans la période que je décris dans ce chapitre. Ce furent des années intenses de travail, autant pour avancer dans les études que pour apporter un supplément d'argent à la maison.

En 1954, une occasion se présenta pour moi d'aller en France et de poursuivre mes études là-bas. Je saisis cette occasion au vol et vécus quatre années à Strasbourg. En 1958, une autre occasion se présenta qui me fit choisir comme nouvelle patrie le Canada. Années de formation, années de choix... Ce chapitre de mes souvenirs relatera, à tour de rôle, ma vie d'étudiant, les choix dans la progression de mes études, ma formation de base suivie de ma formation spécialisée, la vie dans trois pays différents et les facteurs qui ont influencé les grandes décisions concernant ma carrière. Un autre choix important fut celui qui fit d'une jeune fille strasbourgeoise, ma femme, la mère de mes enfants et ma compagne pour la vie.

C'est durant cette période que je suis devenu adulte, donc responsable. Les choix que j'ai effectués ont été les miens. Je pense qu'ils ont été tous bien réfléchis.

J'écoutais, il y a quelque temps Françoise Sagan qui racontant ses souvenirs des années '50. Pour elle et les gens de son milieu, la politique comptait peu. Le président des États-Unis, le général Eisenhower, était un « imbécile », le dirigeant russe Khrouchtchev était un « rigolo ». La vie était belle... Je ne faisais pas partie de cette jeunesse-là. Outre que je n'avais ni le temps, ni l'argent, ni le goût de m'amuser de cette façon-là, j'estimais que le sort du monde dépendait de la fermeté des Américains. Ce fut l'ombrelle atomique dressée par les Américains au-dessus de l'Europe qui permit à Françoise Sagan de dépenser en toute liberté d'esprit les droits d'auteur qui l'avaient rendue si riche...

## CHAPITRE 5 – LE VERT : À LA RECHERCHE D'UNE NICHE

[D'abord, les circonstances de mon engagement. Arrivé au Canada, en juillet 1958, à l'occasion d'un congrès international de physique, j'ai accepté une bourse post-doctorale auprès de la faculté des sciences de l'Université de Montréal.] Un certain vendredi de fin d'octobre, le directeur de département de physique m'appelle dans son bureau. Il me présente son visiteur, un monsieur d'une cinquantaine d'années, visage austère :

- Voici M. Charles Bernier, directeur du département de génie physique de l'École Polytechnique, qui voudrait vous faire une proposition.

- En effet, voilà. L'École Polytechnique vient de créer un nouveau programme en génie physique, à mi-chemin entre un programme traditionnel de génie électrique et un programme de physique. Nous comptons sur un professeur pour enseigner le cours de physique atomique, un cours à trois heures par semaine, toute l'année. Ce professeur s'étant désisté, je serais prêt à vous offrir un poste de chargé de cours si vous vouliez bien nous dépanner.

- D'accord. Quand?

- Le plus tôt possible, car nous sommes déjà en retard. Lundi, serait-il possible ?

- D'accord.

C'est ainsi que j'ai commencé ma carrière à Polytechnique. Après un échange de deux minutes. Sans discuter salaire, avantages sociaux, diplômes ou autres formalités.

\*

Me voici donc, en 1960, à 30 ans, marié et père d'un adorable bébé, jeune professeur au département de génie physique à l'École Polytechnique de Montréal. J'enseignais des matières que j'aimais - la physique atomique et la physique nucléaire - je m'employais à faire connaissance avec le milieu canadien - les gens, leurs mœurs et leurs aspirations - et découvrais, avec Suzanne, les joies d'avoir et élever un enfant.

Ce n'est donc que beaucoup plus tard que je me suis posé la question de mon avenir. Les circonstances ont fait qu'il m'a fallu dix ans pour y répondre. Tout ce temps pour trouver un compromis honorable entre ce que j'avais envie de faire et ce que le milieu me permettait de réaliser et pour assurer l'intégrité de la niche que j'ai décidé d'occuper.

Je voulais occuper une place qui me soit propre, devenir un spécialiste ou créer quelque chose d'original qui allait me faire connaître. Je partageais ce désir égoïste mais légitime chez tous les créateurs, artistes ou chercheurs, avec le désir de servir mon université qui avait su m'offrir ce que je voulais, au moment où je le voulais.

La recherche de ma place n'a pas été facile et les obstacles dressés sur mon chemin ont été nombreux. Il a fallu que j'y mette toutes les ressources de mon intelligence et de ma volonté pour réussir.

\*

Une fois nommé, en 1967, chef de division du génie nucléaire, j'ai préparé un rapport intitulé *Le développement du génie nucléaire à l'École Polytechnique*. Mon plan prévoyait trois étapes. La première portait sur la mise à pied de la maîtrise. Elle devait se réaliser en deux ans, avec un budget d'investissement de 300 000 \$. La deuxième visait la mise sur pied d'un doctorat, prévoyait l'acquisition d'un vrai réacteur, comportait un budget de 3 millions de dollars et devait se réaliser dans cinq ans. Quant à la troisième, elle prévoyait la création d'un centre de recherche, en collaboration avec l'ÉACL et Hydro-Québec et nécessitait un investissement estimé à 30 millions de dollars, à réaliser dans dix ans.

En un style sobre et précis, tout était traité, avec les nuances nécessaires y compris les conditions pour passer d'une étape à l'autre et les sources éventuelles de financement. J'avais même obtenu l'accord de collaboration de Hydro-Québec et celui des Laboratoires de recherche de Chalk River de l'ÉACL. Le plan fut accepté et réalisé, malgré les énormes difficultés rencontrées. 38 ans plus tard, l'Institut de génie nucléaire fonctionne toujours.

## CHAPITRE 8 – LE BLEU : L'AVENTURE NUCLÉAIRE

La décennie 1970-1980 a été une décennie tourmentée. Au niveau international, elle marqua la perte de l'influence américaine dans le monde, avec la fin peu glorieuse de la guerre au Vietnam, le scandale de Watergate, la démission du président Nixon et l'incapacité de ses successeurs, Ford et Carter, de faire face aux nouveaux défis qui devaient perturber la scène internationale, c'est-à-dire la montée du prix du pétrole et la révolution iranienne. La puissance du cartel des pays producteurs de pétrole et la violence du mouvement intégriste musulman surprirent les pays occidentaux qui ne surent riposter que par le recours à l'inflation, dans le premier cas, et à l'apaisement, dans le second cas, sans que ces deux moyens, bien trop commodes, puissent d'ailleurs se révéler utiles.

Au niveau national, ce fut l'ère de Pierre Trudeau, avec les premières escarmouches sérieuses entre les forces fédéralistes et les groupes indépendantistes, la montée en puissance de René Lévesque pour exprimer le désir d'autonomie du Québec et un épisode macabre, l'assassinat politique d'un ministre (Pierre Laporte) du gouvernement Bourassa par un groupuscule terroriste appelé (Front de libération du Québec).

Au niveau familial, ce fut le passage paisible à l'adolescence de nos trois filles, une crise sérieuse entre Ly et Dadou, la retraite de Dadou et son attaque de paralysie cérébrale.

Sur le plan professionnel, j'ai plongé à corps perdu dans le monde nucléaire pour le comprendre et, si possible, le maîtriser. L'Ontario d'abord et le Québec par la suite avaient mis en marche leurs premières centrales nucléaires et cette réussite, qui avait nécessité la conjugaison des efforts de plusieurs protagonistes - gouvernements, centres de recherches, industries, universités, etc. - m'avait enthousiasmé. À 40 ans, il fallait me réorienter et gagner une place dans ce nouveau monde. Occuper une position respectable à l'École, cela devait être relativement facile, mais atteindre un haut niveau au Canada, c'était certainement beaucoup, beaucoup plus difficile. Curieusement, mon échec en génie physique m'a aidé. Comme j'en voulais à l'École, je me suis désintéressé de son sort pour ne vivre pendant quelque temps que pour le génie nucléaire. Ce fut ma grande aventure.

Ma vie s'est ressentie de cet effort colossal. Le nucléaire prit, comme une passion, de plus en plus de temps dans ma vie et fit évacuer, peu à peu, le reste. D'abord la politique internationale. Ensuite la politique intérieure. Puis les journaux... C'est pour cette raison que mes souvenirs des événements non reliés au nucléaire sont moins riches et moins précis. La vie sociale en a aussi beaucoup souffert. Même la vie familiale s'en est ressentie. Non pas par des tensions - Suzanne était trop habile pour les laisser se développer -, mais par un manque de disponibilité et par un état d'épuisement durant les fins de semaine en particulier, choses que je regrette aujourd'hui.

Mais une aventure est précisément cela : une passion qui vous dévore mais qui vous fait vivre avec une intensité décuplée. Ce sont ma santé de fer et l'infinie patience de Suzanne qui m'ont permis de vivre cette aventure qui m'a mis en contact avec tout ce que le Canada - et par la suite le monde - avait de plus brillant dans le domaine nucléaire. J'ai pu ainsi non seulement acquérir de nouvelles connaissances et mieux exercer mon métier de professeur, mais j'ai beaucoup appris du caractère, du comportement et des valeurs des gens que j'ai eu à côtoyer. C'est cela surtout qui m'a enrichi et m'a préparé peut-être pour ce qui devait m'attendre durant la décennie suivante.

Ce chapitre s'attardera donc moins sur les événements politiques pour se consacrer davantage à ma vie professionnelle. Beaucoup de données de celle-ci proviendront, comme d'habitude, de ma mémoire, mais pour certaines précisions j'ai utilisé mon C.V. Les fils de mon histoire continuent donc à se dérouler, mais il y aura des fils plus épais, d'autres plus minces, d'autres enfin vont se briser. Comme dans la vie.

## CHAPITRE 7 – L'INDIGO : AU SOMMET

À moins d'avoir escaladé le Mont Everest, avoir été le président des États-Unis, gagné une médaille olympique ou reçu un Prix Nobel, atteindre un sommet est toujours quelque chose de relatif. Pour moi, le sommet se réfère à ma carrière de professeur et à ma participation à la direction de l'École Polytechnique. Après avoir donné de nombreux cours et formé un bon nombre d'étudiants, les efforts en recherche commençaient à donner des résultats intéressants et me faire connaître au niveau international. Au moment même où je me demandais si j'allais élargir encore une fois mon domaine d'intérêt, deux occasions se présentèrent, coup sur coup, qui me poussèrent vers la voie administrative. D'abord comme directeur de l'Institut, puis comme directeur de la Direction de la recherche. Ce chapitre est donc essentiellement consacré à mon expérience administrative.

\*

Lorsque j'ai été nommé Directeur de la recherche, en 1982, le Directeur de l'École, Roland Doré, m'a dit :

« En tant que Directeur de la recherche, tu dois participer aux comités suivants. À l'École, d'abord au comité de coordination composé du directeur de l'École et des directeurs fonctionnels (Directeur des études, Directeur de la recherche et Directeur administratif) où l'on discute des grands dossiers de l'École et où chaque directeur fonctionnel apporte les problèmes qui nécessitent l'appui ou la coordination des autres directions, ensuite à l'Assemblée des directeurs où tu représentes le point de vue de la recherche, et enfin aux comités du budget, des congés sabbatiques et des promotions. Tu présides le Conseil de la recherche de l'École Polytechnique, composé des représentants des départements et de plusieurs étudiants. Tu es aussi membre du comité exécutif du Centre de développement technologique, présidé par le président de l'École, et tu présides le comité exécutif du Centre d'ingénierie nordique de l'École. Tu présides aussi l'IREM, l'Institut de recherche des explorations minières, en rotation avec les vice-recteurs à la recherche de McGill et de l'Université de Montréal.

Ces trois centres sont en difficulté à la fois financière et administrative. Au CDT, Jean Corneille, ne dirige plus son centre avec l'énergie d'antan; à l'IREM, Guy Perreault essaie de donner une image plus « scientifique » à son centre par rapport à l'image trop « contractuelle » de son prédécesseur, mais il mène la barque de façon trop autoritaire ; et au CINEP, Ladanyi est un excellent chercheur mais un piètre administrateur. Il faudra donc que tu surveilles tout cela et redresser la situation. En dehors de l'École, tu représentes l'École au comité de la recherche de l'Université de Montréal et à l'occasion, à celui du comité des recteurs et des principaux des universités du Québec.

Tu devras aussi finaliser le dossier de la politique des brevets de l'École et participer au conseil d'administration du Centre d'innovation industrielle de Montréal, dirigé par Roger Blais. Si Jean Corneille va trop lentement, Roger Biais va trop vite !

Enfin, tu dois te rappeler continuellement que ton principal rôle est de promouvoir la recherche. Tu devras donc informer les professeurs des possibilités de financement, les inciter à proposer des projets de recherche et à les aider financièrement à les réaliser. Tu disposes - et tu es le seul à l'École dans cette situation - d'un fonds discrétionnaire que tu peux utiliser à cette fin. Fais-le judicieusement. Tu verras alors que tu possèdes un puissant levier d'action.

C'est tout. Je te souhaite bonne chance. Bien sûr, si tu as besoin de moi, je suis disponible en tout temps. Et n'oublie pas, j'ai l'habitude de déléguer en totalité ».

Ce n'était pas tout... Il fallait s'occuper aussi de l'implantation de la bureautique et de la conception assistée par ordinateur, de l'aménagement des espaces des laboratoires, des négociations syndicales, etc. Il fallait également faire des représentations en dehors de l'École, recevoir beaucoup de visiteurs étrangers et à un courrier extrêmement abondant. En plus, les dossiers se trouvaient dans un état de désordre avancé...

## CHAPITRE 8 – LE VIOLET : LA DOUCEUR DU CRÉPUSCULE

J'ai beaucoup hésité dans le choix du titre de ce chapitre. Si j'ai finalement choisi « *La douceur du crépuscule* », c'est parce que j'adore cette partie de la journée qui sépare le coucher du soleil de la tombée de la nuit, lorsque les teintes de l'arc-en-ciel réapparaissent à l'horizon, et parce que ma vie même se trouve entre le moment où, actif, j'ai pris ma retraite et le moment encore indéfini où j'aurais quitté ce monde.

Ce crépuscule peut être beau et durer très longtemps. Ce qui le caractérise c'est qu'il vient après une période intense d'activités durant laquelle on n'a pas eu le temps de regarder le ciel, que les couleurs que ce ciel réfléchit sont éblouissantes de beauté, surtout en présence de quelques nuages, que la nature semble s'arrêter pour savourer ce moment exquis de tranquillité - avez-vous observé que les oiseaux se taisent après le coucher du soleil ? - et que même si le manque de lumière obscurcit peu à peu le panorama on arrive à retenir l'essentiel des contours tout en laissant la place à l'imagination et à la rêverie pour remplir les détails. Et puis, n'y a-t-il pas un peu de violet dans le crépuscule ?

Les fils conducteurs de ce chapitre sont, comme précédemment, les grands événements politiques, ma famille, mes activités professionnelles qui se sont poursuivies pendant quelques années, et des faits divers. À ces fils se sont ajoutées mes activités communautaires et notre vie de retraités, que ce soit ici à Montréal ou en France à la Côte d'Azur, le dernier fil composé de rencontres, voyages, croisières ou loisirs divers. Comme dans les volumes précédents, j'ai laissé mon esprit travailler librement et sélectionner de façon spontanée le traitement du sujet du moment. Sans notes, sans plan, sans reprises. Avec une exception, celle portant sur mes activités communautaires.

Le chapitre se termine par un bilan. Dans le bilan d'une vie, il y a toujours des éléments positifs et négatifs et ce n'est que la totalité des expériences d'une personne qui font la quintessence de sa vie. En fait, c'est à son dernier souffle que l'on peut faire - soi-même ou les autres qui restent -, le bilan final. Tout bilan provisoire peut donc n'être qu'un leurre.

\*

En 1979, nous achetâmes une copropriété, en France, à Nice. Ce fut notre meilleur investissement. Nous étions heureux de notre petit appartement. À part la chambre à coucher, petite mais suffisante, et un grand salon, nous avions également une très large terrasse - avec vue imprenable sur la mer -, et un balcon qui donnait vers le jardin et vers la piscine, située au fond à droite, tandis qu'en face se trouvait un autre immeuble de la copropriété.

L'ensemble était très harmonieux : chacun des deux immeubles se composait de quatre unités adjacentes mais construites dans des plans différents, chaque unité étant composée de deux ou trois appartements et desservie par son propre ascenseur. Les murs extérieurs étaient peints couleur brique rougeâtre tandis que les murs des balcons et des terrasses étaient de couleur ocre. Des balustrades dorées et des vitres brun fumé agrémentaient l'aspect général. À l'entrée, il y avait un petit jardin avec plusieurs oliviers, du beau gazon et quelques parterres de fleurs.

Le jardin intérieur était un bijou. Le terrain, escarpé, était très bien aménagé entre les marches et les sentiers en pierre couleur dune qui menaient d'un bloc à l'autre et à la piscine, le gazon était vert foncé, les pins à feuillage touffu, les palmiers toujours élégants, des touffes d'herbes vert pâle, des haies vert foncé et des fleurs de couleurs différentes. La piscine enfin, avec son eau bleu turquoise, promettait de bons moments de détente. En dessous du jardin se trouvait le garage. De notre terrasse, la vue embrassait non seulement la mer, avec sa *Promenade des Anglais* à droite, les montagnes de l'arrière-pays à gauche, mais aussi, devant, la vallée entre le Fabron et la prochaine colline, et au-delà, vers l'est, le reste de Nice, jusqu'aux trois corniches menant à Monte Carlo.

## CHAPITRE 9. L'ULTRAVIOLET : UNE VISION DU MONDE

Ce dernier chapitre est divisé en deux parties : la première porte sur ma vision du monde d'aujourd'hui ; la deuxième projette ma vision du monde de demain, sujet de rêve conscient, sujet qui révèle plus sur l'auteur lui-même que sur l'avenir proprement dit...

\*

Le monde visible comprend l'espace, le temps et la matière, inanimée et animée. Cette dernière comprend les plantes, les animaux et les êtres humains. Les humains ont développé une vie intérieure qui comprend la recherche de la compréhension de la nature environnante (représentation du monde) la conscience ou perception de soi-même (représentation de sa propre existence, de ses émotions et de ses pensées), le respect de la nature qui les nourrit et lui fournit la matière première des produits qu'il utilise, le respect de ses semblables et le respect envers le Créateur. Ces démarches portent le nom de philosophie, sciences naturelles, psychologie, animisme et écologie, morale et sacré. Par ailleurs, les humains, vivant en société, ont construit des structures désignées par gouvernement, économie, justice, enseignement, commerce, communication, etc., qui constituent le cadre de notre vie actuelle, la vie extérieure. À la frontière entre l'intérieur et l'extérieur se trouvent les impulsions et la volonté d'agir.

J'essaierai de passer en revue chacun de ces sujets. Pour cela, je ferai appel à mes connaissances, j'exprimerai mes opinions ou j'indiquerai mon attitude envers ces sujets.

\*

Pour décrire la vision de demain, je diviserai ce chapitre en cinq grandes parties : les progrès scientifiques et techniques, les besoins de la société, les contraintes socio-économiques, l'organisation politico-sociale et, en guise de résumé, les grands enjeux. De ces principes organisateurs, je crois pouvoir brosser le tableau de la société de demain. En clair-obscur, bien entendu.

En ce qui concerne les grands enjeux de la société de demain, je vois, dans l'ordre, la paix, l'assurance des besoins vitaux, la liberté, le partage, l'espoir et le sens de la destinée.

Les besoins vitaux. Je ne peux pas comprendre comment les dirigeants des pays « développés » peuvent accepter de voir des dizaines de millions de pauvres hères vivant dans des conditions misérables dans les pays soi-disant « en voie de développement ». Ce n'est plus des mots neutres tels que « enjeux » ou même « injustice » qu'il faut employer, mais des mots forts tels que « scandale » ou même « honte ».

Les Américains ont perdu une formidable occasion de créer un événement historique à la suite de l'attentat du 11 septembre 2001. Au lieu de s'attaquer aux Talibans (qui sont de nouveaux debout, fin 2007), de multiplier les actions de protection de la vie de leurs concitoyens comme de leurs biens, d'essayer d'exporter, par la voie des armes, la démocratie en Moyen Orient et de continuer à vouloir assurer l'augmentation de leur niveau de vie, ils auraient dû ériger une énorme pancarte en béton dans le trou béant de l'ancien World Trade Center, portant le message « Nous avons compris ! », promettre la distribution dans des pays pauvres de leur surplus budgétaire de l'année 2000 (235 milliards de dollars) et lancer un nouveau plan Marshall pour aider ces pays, durant au moins 20 ans. Quel puissant symbole de l'idéal américain – celui d'offrir à tous l'opportunité d'un mieux vivre – que cela aurait pu être ! Cela n'aurait sans doute pas empêché les fanatiques de préparer d'autres attaques terroristes mais cela aurait certainement contribué à assécher le bassin des mécontents et des frustrés. Cela aurait fortement contribué à diminuer les écarts outrageux des niveaux de vie dans le monde et aurait créé de l'espoir aux peuples en misère. Cela aurait aussi entraîné les autres pays riches à des actions similaires. Et comme l'avenir de toute la planète aurait été différent !